

Yves Zurstrassen : la peinture au corps

Une exposition et un livre saluent de pair le talent d'un artiste qui a choisi l'abstraction et la lumière pour exutoires

Par Roger Pierre Turine

Né à Verviers en 1956, Yves Zurstrassen peint depuis très longtemps. A dix-huit ans, il abandonnait ses études et quittait ses parents, pour donner du corps à son cœur définitivement épris d'huile, de signes et de gestes sur une toile. Rien pourtant ne le prédestinait à cette vocation d'artiste. Ni sa famille : de riches lainiers, hier allemands d'origine danoise — les Thorstrat —, installés sur les berges de la Vesdre depuis le XVII^e siècle, généreux mais peu enclins aux épanchements créatifs. Ni son environnement ver-viétois : plus propice aux longues échappées dans la forêt qu'aux retraits devant un cheval...

« Jusqu'à la fin des fifties, ma famille fut très riche. Mon grand-père était un industriel respecté, auquel obtempéraient 1.200 ouvriers. Il fut aussi le propriétaire de la marque de voitures belges Imperia. Cet homme de tête et de cœur n'avait qu'une parole. Réquisitionné pendant la guerre en raison de ses origines, il refusa de collaborer avec l'ennemi et entra dans la résistance. Et, quand la crise lainière emporta tout son capital, il se refusa à la faillite. Il ne mit la clé sous le paillasson qu'après avoir dûment remboursé ses créanciers et payé ses ouvriers jusqu'au dernier centime ! »

14 ans : la vocation

Parents soudain réduits à un train de vie modeste, Yves Zurstrassen portait toujours les culottes courtes lorsqu'il quitta Verviers et la grande maison pour rejoindre Bruxelles et un petit appartement. Faut-il, aujourd'hui, attribuer à l'incident la vocation précoce du peintre ? « Ai-je inconsidérément recherché les grands espaces de mon enfance ? Toujours est-il que, très vite, vers quatorze ou quinze ans, m'est venue l'envie de peindre, de voir la vie plus largement qu'à travers un filtre convenu. Gros émoi autour de moi : « Un peintre dans notre famille, impossible ! » Alors, pour répondre à la volonté de mon père, j'ai fait un peu d'études, sans mérite ni succès. Et, le soir, j'allais à l'Académie de Saint-Josse. J'ai même suivi des cours de graphisme : cela pouvait mener à la publicité et, dans la foulée, à gagner sa vie. J'ai cependant vite baissé pavillon : la pub, non merci, ce n'était pas dans ma mentalité ! Et, à dix-huit ans, c'en fut fait de mes attermoissements. Quittant le toit paternel pour un grenier rue de Suisse, j'ai commencé à peindre pour de bon. Et, pour subsister, j'ai fait tous ces petits boulots qui hantent les curriculum vitae des ar-



DIALOGUE

Un peintre et son double

Fin, sensible, chaleureux, Yves Zurstrassen se revendique la liberté des hommes de cœur et d'action : partager en restant soi-même, à l'abri de tout diktat. Un soi-disant amateur de peinture, en passe de lui acheter un tableau, l'interpella : « Mais au fait, quel est votre plan de carrière ? » « C'est de me lever le matin et de pouvoir peindre tous les jours ! » Sur quoi l'amateur s'en repartit, les mains vides.

Dur labeur que celui du peintre, seul face à sa toile ! Dur, mais prioritaire. Pour Zurstrassen, il n'est de plus beau métier. Un métier dont il nous parle, nonobstant sa hantise à tuer la magie de l'art par des mots de tous les jours, dans un superbe album d'entretiens avec Claude Lorent. Edité par Artgo, ce livre illustré en couleurs fait le point sur une carrière riche en succès et en rebondissements : « J'ai fait mon chemin lentement, dans l'ombre, a contrario. Ce ne sont pas les musées qui m'ont, à l'instar de tant d'autres, imposé. Ce sont mes galeries qui m'ont aidé à valoriser mes gestes sur la toile... Et ce qui est fascinant dans le geste, c'est qu'il n'est jamais le même. Chaque jour il parle différemment, il faut qu'il soit une pulsion vivante, qu'il soit un signe... Chaque geste est révélateur d'intériorité. Il faut laisser parler la main. »

Il en est de monumentales et d'autres plus petites. L'amplitude gestuelle leur confère à toutes une dynamique active bien au-delà des limites du tableau. On y pressent le cœur à l'ouvrage d'un peintre qui s'est projeté avec ses rêves dans sa toile, le couteau ou la brosse au clair, tout vibrant du feu qui lui contenait un monde éperdu de couleurs. De lumière. Du rouge, du vert, du noir, du bleu, du blanc. Ça tournoie, s'envole, s'éteint, se répand, s'oppose, galope ou s'abandonne, c'est selon. Zurstrassen, une fois de plus, nous surprend. Remet nos pendules à l'heure : il n'est bon ni de s'endormir sur de vains lauriers, ni de chanter toujours à la même heure, de la même façon ! Voici un peintre, un vrai !

Zurstrassen
Claude Lorent,
Artgo,
80 pp., 1.380 F.

fin concrétisé. La peinture est un long cheminement...

Gestuelle d'abord

Pourquoi l'abstraction ? « A 14 ans, je collectionnais les diapositives des primitifs flamands, de Bosch, Bruegel, Dürer, tout en écoutant déjà de la musique classique, Mozart ou Beethoven, mais aussi Janis Joplin ou Jimmy Hendrix. C'est à cette époque, qu'ayant pour meilleur ami le frère de Didier Duesberg, mon aîné de dix ans, je découvrais celui-ci aux prises avec une peintu-

tistes : pompiste, garçon de café, chauffeur de taxi, vendeur de gazettes, et j'en passe. Mais, quel intérêt de les énoncer ! »

1979 : première expo

S'étant fait les dents sur ses premières peintures, d'emblée abstraites, Zurstrassen expose le fruit de ses émois dans un hangar, rue Notre-Dame du Sommeil. Un premier coup de force assorti d'un invraisemblable succès : 40 toiles vendues ! Et voilà qui donne des ailes au néophyte, certes dévoré par le besoin de se projeter sur une toile, mais tout aussi ardent à voir du monde et à se découvrir des couleurs élues pour lui seul. Indépendant farouche, pendant douze mois il n'en finit pas de s'offrir la Grèce et la Crète. Une péripétie, qu'on aurait passée sous silence si, plus de quinze ans après, l'artiste n'avait avoué que, réalisées entre avril et juin 1996, les œuvres de son présent accrochage chez Vedovi sont toutes le fruit d'un rêve entrevu il y a bien longtemps en Crète, et en-

re dans la veine d'un Manessier ou d'un Bazaine. Ça m'a interpellé. Et j'ai tout de suite fait une peinture abstraite. »

« Ce choix n'était pas sans être paradoxal, puisqu'à cette époque, on parlait haut de la mort de la peinture, de la fin de l'abstraction ! Moi, je me suis nourri de tout l'art du siècle, de tous mes amours, et je n'ai aucune honte à le dire. A mes amours ont pu correspondre mes propres épanchements sur la toile. J'ai eu mes périodes De Kooning, Pollock, Rothko, Degottex, Michaux, Soulages, Tapiès, Ryman, etc. J'aime l'action, aussi ai-je toujours été très amoureux de la peinture gestuelle. Ce qui ne m'a pas empêché de compter des cassures dans ma manière de peindre, sous l'emprise d'événements ou de sensations nouvelles. Et ça me donne, à chaque fois, une peinture différente... Ce que n'aiment ni les marchands, ni les collectionneurs. Mais, je suis un homme libre ! D'ailleurs il y a, malgré tout, un lien entre ces cassures. Je pense que c'est un seul et même peintre qui, il y a deux ans, optait pour une connotation monochrome, et, aujourd'hui, travaille toujours ses fonds en superposant les couches de peinture. En somme, je me régénère en devenant étranger à moi-même ! J'ai pour credo d'éviter de rentrer dans un système. Et il me faut, envers et contre tout, prendre du recul en travaillant. D'où ces césures. »

Vivre la nature

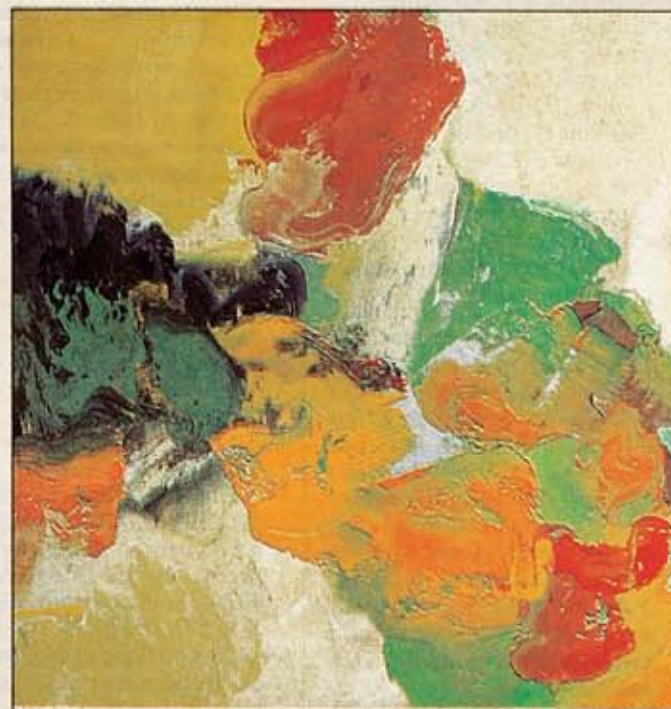
« Brève, ma période monochrome fut très importante. Elle m'a permis de mieux appréhender la lumière, les couleurs, elle m'a élargi l'espace. Elle m'a, expérience menée à son terme, engagé à revenir vers une peinture plus construite, davantage animée de couleurs. Et tout s'est libéré et j'ai retrouvé cette dynamique gestuelle que j'aime tant. La peinture n'est pas morte. Elle ne mourra jamais. D'ailleurs, à quoi bon en parler ? Il y a des peintres, et je peins ! »

Nanti d'un vaste atelier à front de canal, Yves Zurstrassen guette la lumière qui pénètre l'auguste usine désaffectée pour son plus grand bonheur de plasticien... « J'ai toujours éprouvé un immense besoin de contact avec la lumière, la nature. En 1981, avec Duesberg, nous sommes partis



pendant deux ans dans le Var. Nous nous relayions tant pour jouer les gardiens de troupeaux dans une chartreuse perdue à flanc de montagne que pour peindre, en pleine forêt, près d'une rivière, et c'était bouleversant. »

Bruxelles, Galerie Vedovi, Boulevard de Waterloo, 11 — Jusqu'au 11 janvier, du mardi au samedi, de 11 à 18 h.



Zurstrassen, huile sur toile, 195 x 180 cm, 1996.